

XYZ. La revue de la nouvelle

La fenêtre

Gérard Cossette



Number 47, Fall 1996

L'absence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cossette, G. (1996). La fenêtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 7-9.

La fenêtre

Gérard Cossette

Elle fait le tour de la maison, éteint partout, marche jusqu'à la petite pièce qu'il appelait son bureau. Là, il lisait ou écoutait la radio. Devant la fenêtre, le secrétaire sur lequel s'installait pour écrire à son frère et faire les comptes. Elle ouvre le tiroir, prend une petite clef. Étourdie, elle pose une main sur le dossier de la chaise où, pendant qu'il travaillait, elle a tant regardé sa nuque et ses épaules. Elle se penche et n'a pas de mal à déverrouiller la porte latérale du meuble, en extrait des cahiers et des lettres. Elle s'agenouille devant la tablette vide et soulève un double fond. Sa main délicate retire de cette cachette un paquet enveloppé de feutre, le pose sur le sous-main. Elle s'assoit, rapproche la chaise du bureau, défait les nœuds. Un révolver. De la main gauche, la vieille femme caresse la crosse froide; du bout de l'ongle, elle en gratte le relief. Elle enlève le cran de sûreté, dépose l'arme chargée sous la lampe. Ses yeux s'attardent à la fenêtre qui lui renvoie l'image d'une dame grise dont les épaules se sont arrondies. Son regard revient sur le sous-main, sur la feuille blanche. Elle hésite un dernier instant, saisit la plume.

Mes enfants, trois fois chair de nos corps,

Ensemble, nous avons d'abord ri de ses petits oublis, de ses notes collées un peu partout dans la maison, des lunettes qu'il ne retrouvait plus. Silencieux, nous avons entendu des mots lui échapper, nous avons vu des gestes le trahir. Vous comme moi l'avons regardé se détacher, s'éloigner. Au fil des mois, l'absence a pris possession de lui, pillé sa mémoire. J'ai perdu mon ami plongé dans son univers du dedans. Combien d'années à voir ce corps se dessécher, cet esprit se

vider ! Ceux qui restaient ont souffert. Ensemble, nous avons pleuré. Nous nous sommes resserrés, consolés. Vous m'avez entourée. Nous avons su contenir notre douleur jusqu'à la fin.

Aujourd'hui solitaire, je suffoque dans le fond de mon vieil âge. Mon amour m'étouffe. Vous êtes le seul espace qui me reste, mon unique portion d'intimité encore possible. Quarante-quatre éternels jours qu'il a terminé sa randonnée sur terre. Quarante-quatre jours que je dérive à mon tour. Je n'arrive pas à me contenter du souvenir de votre père. Je n'y arriverai jamais. Ce qui suit vous blessera, sans doute. J'abuserai de votre patience. Je franchirai des limites. Comprenez-vous ? Pardonnerez-vous ?

Pour ses enfants, une mère reste la mère, quelquefois l'épouse. Un enfant peut-il se douter que sa mère est une femme ? Chers petits, pouvez-vous concevoir que le corps qui vous a portés a aimé ? Pouvez-vous imaginer les amours de ceux que vous nommez vos parents ? J'aime encore cet homme jusqu'à l'intolérable. Le temps, la maladie n'y ont rien changé. Ma main tremble à essayer d'écrire son nom.

Mon nom est Marianne. Vous en souvenez-vous ? Celle que vous appelez maman portait d'abord le nom de Marianne. Vos naissances l'ont nommée maman. Elles ont dissimulé Marianne, l'ont obligée à se retrancher dans un lieu secret. Vos besoins d'enfants, ceux qui dévorent la vie, l'ont amenée à se réfugier dans les chaudes nuits, le long du corps nu de son amant. En secret, je souriais dans le noir, gamine enfouie sous les caresses de mon fier cavalier ; certains jours, je mémorisais ses odeurs que je me rappelais aux moments d'absence. Aujourd'hui, je suis fatiguée. Mon lit est vide depuis si longtemps. Les années se sont creusées dans l'écorce de mes mains, de mon visage. Vous aimez caresser ces mains encore douces et les sillons de ma figure. Vous souriez, attendris, par « la coquetterie de maman ». Vous oubliez Marianne. Vous ne pliez pas mes genoux dont les articulations résistent ; vous ne sentez pas balloter la chair flasque de mes bras ; vous ne voyez pas mes seins pendre sur mon ventre mou. Derrière le visage de maman, se terre le corps lourd d'une Marianne qui cache une parcelle de jeunesse dans un terrain envahi par les ronces des

années. Mes doigts ont mal d'hier et froid d'aujourd'hui. Vous voulez croire que ces mains ont participé à une certaine tendresse entre papa et maman ? Admettez donc qu'elles ont aussi caressé dans les frissons, les soupirs de l'abandon, la folie du désir. Que ses bras se sont ouverts à un complice tremblant de volupté. Osez vous dire que les yeux de Marianne se sont fermés dans l'attente du plaisir, ont pleuré dans les cris retenus. Mes oreilles résonnent encore de nos chœurs de nuit. Nos chants rauques traînent toujours dans ma tête. Mesurez-vous les dégâts de la solitude ?

Mon compagnon m'a trahie. La furie piaffe dans mon cœur. Imaginez-moi, Marianne, à vingt ans. J'aime ce beau grand gars. Jeunes mariés, nous découvrons, nous apprenons. Quand nous lisons les aventures de Robinson Crusé sur son île, je ne comprends pas que la solitude n'ait pas rendu ce naufragé fou. Enceinte, une curieuse sensation m'envahit : un étranger avait déposé sa semence dans le secret de mon ventre. Il faut des étrangers pour faire des intimes. Des étrangers qui soudent, fondent leurs âmes. Vous êtes, nous sommes des étrangers apprivoisés. Mais la maladie a brisé l'étrangeté, a réduit l'homme. Jour après jour, elle me l'a pris. Mon bonhomme a perdu sa mémoire, sa raison. Je ne veux pas me le rappeler démolé, perdu. J'aime celui d'avant. On m'a volé mon amant. Le malheur lui a siphonné la cervelle. La mort a achevé le travail.

Qui peut encore savoir de quoi je parle ? Comment oublier la douceur d'une voix, d'un geste, d'un corps ? Je suis condamnée à ne plus partager les jours passés, ceux qu'on ne distingue plus des rêves.

Vous direz que je vous abandonne. Ma folie voudrait croire que je m'en vais le rejoindre. Ma seule certitude est de savoir que ma douleur s'arrêtera.

Marianne

Elle dépose la plume, s'adosse dans la chaise, jette un dernier coup d'œil à la fenêtre où, lentement, apparaît un visage d'homme. Rassurée, la vieille dame approche de son oreille le canon du revolver, presse doucement la gachette. Le ressort du chien craque.